

« Adam et Eve, Caïn et Abel. Les pièges du couple et de la famille »

André Wénin est docteur en sciences bibliques (Institut biblique de Rome). Il enseigne l'exégèse de l'Ancien Testament et les langues bibliques à la faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve. Il est également professeur invité à l'Université grégorienne de Rome pour la théologie biblique du Pentateuque.



Vous connaissez le début de la Bible. Après la création du monde, qui est racontée dans le chapitre 1^{er} de la Genèse, on parle du couple : Adam et Eve. On parle de la famille : Caïn et Abel qui sont les fils d'Adam et Eve et qui sont frères. Mais on ne décrit pas directement l'amour. Voilà un des thèmes du Congrès qui n'est pas rencontré par ce texte ou plus exactement, on ne disserte pas explicitement de l'amour mais on l'évoque quand même ...

Ce n'est un secret pour personne, les histoires d'Adam et Eve et celle de Caïn et Abel se terminent mal. L'homme et la femme se cachent l'un de l'autre, comme s'ils étaient méfiants. L'homme va accuser la femme. On va annoncer qu'entre eux, les relations seront des relations d'avidité, de domination. Et puis, bien sûr, Caïn tue Abel et après avoir éliminé son frère, il devient un errant.

On commence par des échecs...

C'est un peu décevant comme début, au point que l'on peut se demander pourquoi entamer ce récit en racontant des échecs ? Pourquoi commencer la Bible en soulignant des ratages ? En fait, de la part des auteurs, c'est une grande sagesse que de commencer ainsi, parce que la Bible, et la Genèse en particulier, ne proposent pas un idéal – vous savez que les idéaux, c'est justement ce que personne ne peut atteindre – elle commence par raconter une histoire qui montre comment on échoue. Elle dénonce quel chemin conduit à l'échec et au malheur. Il existe une voie royale pour rater sa vie ou rater ses relations, pour rater son épanouissement, une voie royale qui peut prendre des formes, des apparences différentes. C'est cette voie-là, par laquelle on va rencontrer l'échec ou le malheur, c'est ce chemin-là que la Bible choisit de raconter, tout de suite, pour que l'on ne se fasse pas des illusions.

Réussir sa vie, réussir ses relations, ce n'est pas facile, il existe des pièges et si l'on voit les pièges, si on repère les risques, alors peut-être aura-t-on davantage de chances de réussir.

D'ailleurs, en général, l'Ancien Testament ne fixe pas un idéal, il montre plutôt que les chemins de la réussite, de l'épanouissement, du bonheur humain, sont des chemins très longs. Ce sont des chemins qui empruntent des détours, qui traversent des échecs. Ce sont aussi des chemins singuliers. Il n'y en a pas un seul qui vaut pour tous et chacun, d'une certaine manière, se découvre l'appel à tracer son propre chemin.

C'est ainsi que, dans la Genèse, on croise d'autres récits : histoire d'Abraham et de Sarah, une histoire qui montre comment on peut vivre une relation de couple, évoluer dans cette relation de sorte qu'à la fin, la relation devient heureuse, satisfaisante. Ou bien dans l'évocation de Jacob et Esaü, celle de Joseph. Là on vous montre comment la fraternité peut réussir, mais au prix de quels détours, au prix de quels conflits ! La Bible ne nous expose pas un idéal que nous aurions à atteindre, elle invite chacun à parcourir son propre chemin, en ouvrant les yeux sur les pièges, sur les risques d'échecs, mais aussi en évitant les impasses ou les chemins qui se perdent.

Les écrits : des récits légendaires pour nous aider

Je vous propose donc de lire quelques extraits des chapitres 2 à 4 de la Genèse, non en les replaçant dans leur contexte historique, mais en cherchant à comprendre ce qu'ils racontent comme épisodes humains, comme histoires de couples, histoire de frères.

Voici quelques passages, au fil du texte, destinés à éclairer les questions qui sont au cœur du Congrès, à savoir le couple, la famille et aussi l'amour. Un avertissement : les histoires à propos d'Adam et Eve et de leurs enfants ne sont pas à prendre au pied de la lettre. Ce ne sont pas des récits historiques. C'est peut-être une chose évidente, mais c'est utile de le rappeler au début. Ces chroniques nous sont rapportées comme des récits légendaires, on pourrait dire même mythiques. Mais, qu'est-ce qu'une légende ou un mythe ? C'est une façon de réfléchir à la vie à travers des histoires, à travers des personnages, à travers ce qu'ils deviennent. Autrement dit, ces récits nous proposent une réflexion sur l'être humain, sur sa relation avec les autres, sur sa relation de couple, sur sa relation avec Dieu, sur la relation avec soi-même. Ils nous racontent des histoires d'êtres humains qui reflètent en quelque sorte notre propre histoire, à nous qui sommes aussi en relation, en couple, avec des frères, avec des autres, avec Dieu.

Bref, ce sont des histoires qui peuvent nous aider à réfléchir à notre propre manière d'être humains, en nous en proposant d'autres qui sont légendaires ou mythiques. Le but de ces récits n'est pas de raconter un passé qui se serait produit, voici très longtemps. Ce n'est pas non plus de fixer un idéal, mais c'est justement et précisément de nourrir notre réflexion.

Je voudrais vous lire certains morceaux de ce texte car je crois qu'ils nous ramènent à notre existence. Ce texte date vraisemblablement de 2500 ans et il n'est pas facile. Il

suppose qu'on le lise de manière assez précise, en essayant de voir comment ces écrits peuvent renvoyer à notre expérience personnelle.

Versets 7 à 15 du Livre de la Genèse (sauf 10 à 14)

« Adonāi Elohim, c'est le nom que la Bible donne à Dieu dans ce passage, modela l'humain, poussière hors de l'humus et il souffla dans ses narines une haleine de vie et l'humain devint un être vivant. Adonāi Elohim planta un jardin, en Eden à l'orient et il y mit l'humain qu'il avait modelé. Adonāi Elohim fit germer hors de l'humus tout arbre désirable pour la vie et beau pour le manger, et l'arbre de la vie au milieu du jardin, et l'arbre du connaître bien et mal... Et Adonāi Elohim prit l'humain et le déposa dans le jardin d'Eden pour le travailler et le garder et Adonāi Elohim ordonna l'humain en disant : « De tous les arbres du jardin, manger tu mangeras, mais de l'arbre du connaître bien et mal, tu n'en mangeras pas, car au jour où tu en mangeras, mourir tu mourras. »

Un peu plus loin on raconte comment Dieu fabrique les animaux à partir de l'humus, en les modelant comme il l'a fait pour l'humain. Ce bref passage raconte donc la création de l'être humain, en hébreu c'est « Ha Adam », l'être humain. Ce mot « Ha Adam » désigne en hébreu l'être humain indifférencié. Ce n'est pas l'homme, ce n'est pas davantage la femme, c'est l'être humain. On pourrait dire qu'ici cet être humain créé dans le jardin n'est ni homme ni femme, mais qu'il est les deux à la fois, indifférencié. C'est important à comprendre, vous le verrez tout à l'heure.

Une place spéciale pour l'humain

Cet être humain est situé par rapport à un environnement auquel il est lié. Il y a trois réalités que Dieu tire du sol, tire de l'humus : ce sont les végétaux, l'humain et les animaux. Parmi ces trois choses, il y en a deux que Dieu façonne avec ses mains : ce sont l'être humain, puis les animaux. Et l'être humain a ceci de particulier, c'est qu'il reçoit en plus le souffle de Dieu dans ses narines, autrement dit l'être humain est le seul être qui ait un lien particulier à Dieu. Et parce qu'il a ce lien particulier à Dieu, (notamment dans son langage, il parle comme le Dieu de la Genèse parle), il émerge de la nature, il sort en quelque sorte de son milieu naturel auquel il appartient puisqu'il est aussi de la même nature que les minéraux, que les végétaux et que les animaux.

Par son langage qu'il tient de Dieu, par ce lien particulier avec Dieu, il émerge en quelque sorte de la nature et cela lui donne une responsabilité particulière. L'être humain est placé dans le jardin pour le travailler et le garder, c'est une responsabilité par rapport à la nature... Je ne vais pas m'y arrêter car cela m'emmènerait beaucoup trop loin.

Un être ouvert à la relation

L'être humain, situé par rapport à la nature, et par rapport à Dieu est encore situé par rapport à lui-même. Il est situé par rapport à lui-même par une loi qui n'est pas arbitraire

mais qui structure l'être humain comme un être ouvert à la relation. Il s'exprime ainsi : [*Le Seigneur Dieu ou Adonai Eloim ordonna l'humain en disant : « De tous les arbres du jardin, manger tu mangeras, mais de l'arbre du connaître bien et mal, tu n'en mangeras pas, car au jour où tu en mangeras, mourir, tu mourras. »*]

Eveiller le désir... et sa limite

Cette loi est en premier lieu positive ; de tous les arbres du jardin manger, tu mangeras. Elle enjoint à l'homme de jouir de la création comme d'un don de Dieu. C'est un devoir de jouir !

Autrement dit, la première partie de l'ordre de Dieu éveille le désir, un désir qui peut se porter sur tout ce que Dieu a donné. Dans un deuxième temps, Dieu met une limite ; l'homme doit manger de tout, mais il ne peut pas manger tout ; il ne peut pas manger le tout, la totalité. Il faut qu'il accepte un manque, une limite. Il doit apprendre à dire non à l'infini de son désir. Parce que s'il ne sait pas mettre de limite à l'infini de son désir, eh bien dit Dieu, il va mourir.

La mort pour un Sémite

Une mise au point à propos de la mort dans ce texte. Pour les Sémites, notamment pour les gens qui ont écrit la Bible, la mort ne signifie pas d'abord la mort physique.

Dans notre culture, la mort signifie la mort physique : le cœur ne bat plus, on ne respire plus, l'encéphalogramme est plat, l'homme est mort ! Nous avons une vision biologique de la vie en priorité.

Pour ceux qui ont écrit la Bible, ce qui est fondamental, ce n'est pas le côté biologique, c'est l'aspect relationnel de la vie. De la naissance à la mort, l'être humain est tissé de relations, même avant sa naissance puisqu'il est le fruit d'une relation, et la mort est perçue comme la fin de toutes relations. D'ailleurs c'est bien cela qui fait mal dans la mort, c'est la fin des relations qui, jusque là, suivaient leur cours.

A partir de là, tout ce qui menace ces relations dans lesquelles l'être humain peut s'épanouir, est mortifère ou va vers la mort. Ce qui empêche les relations fait mourir parce que cela empêche ce qui permet à la vie de s'épanouir.

A partir de là, je reviens à l'ordre de Dieu, pour essayer de le comprendre, un ordre de Dieu qui donnant tous les arbres suscite le désir, et dans un deuxième temps vient limiter le désir. Pourquoi cet ordre ?

La convoitise

En fait, si quelqu'un se laisse aller à son désir, sans accepter d'y mettre une limite, qu'une limite structure ce désir, il s'engage sur une voie de mort : la convoitise. La convoitise, c'est un désir qui n'est pas structuré, arrêté à un moment donné par une limite,

et donc, qui devient envahissant. Celui qui n'accepte pas de mettre une limite à son désir s'engage sur cette voie de mort que j'appelle convoitise, et j'essaye de vous indiquer pourquoi c'est une voie de mort.

Si l'homme, la femme, l'être humain s'engage dans une logique de convoitise, qu'est-ce que l'autre devient ? Trois choses possibles...

Premièrement, l'autre devient l'objet du désir : je veux avoir l'autre pour moi.

Deuxièmement, l'autre peut être un obstacle à mon désir. L'autre va m'empêcher d'avoir ce que je veux, ce que je veux pour moi tout seul ou il a ce que je voudrais avoir et que je n'ai pas. Il devient un obstacle ou un adversaire de mon désir.

Troisième possibilité, l'autre va être l'instrument de mon désir, je vais me servir de l'autre pour assouvir mon désir, pour avoir ce que je veux. Remarquez que si l'autre est objet, adversaire ou obstacle, l'instrument dont je me sers, jamais il n'est dans une position de sujet. Il n'est jamais dans une position de partenaire avec lequel je peux échanger, avec lequel je peux partager, il est toujours pensé en fonction de mon seul désir et de la place que mon désir lui donne.

De plus, dans cette logique de convoitise, le langage ne fonctionne pas bien. Si l'autre est un objet, un instrument ou un rival, je n'ai pas avantage à lui dire la vérité.

S'il est mon objet, je ne vais pas lui dire : « tu es ma chose », sauf dans des rapports sadomasochistes, mais je vais lui dire : « je t'aime », mais je t'aime veut dire : « je te veux pour moi tout seul, tu es ma propriété exclusive. »

S'il est un rival ou un obstacle à mon désir et que je lui dis la vérité, il va utiliser la vérité contre moi, pour me priver de ce que je veux. Donc je vais ruser, mentir, dissimuler.

S'il est un instrument, je ne vais pas lui dire qu'il n'est qu'un « kleenex » et que quand je n'en aurai plus besoin, je le jetterai. Je vais lui dire qu'il est un merveilleux collaborateur, que sans lui, je ne pourrais jamais faire la moitié de ce que je fais ... etc. Et d'ailleurs très souvent on le fait de bonne foi. Quand quelqu'un dit « je t'aime », mais qu'il est dans la convoitise, il ne se rend pas compte qu'il dit « je te veux pour moi tout seul ». Tout cela est caché dans la tête des gens.

Le « mentir »

Remarquez que si le langage est à chaque fois biaisé, (le langage c'est au fond ce sur quoi la communauté humaine se construit), et si je ne peux plus faire confiance à ce que l'autre me dit, parce qu'il me ment, parce qu'il ruse, parce qu'il dissimule, je ne puis me fonder sur rien que du sable et sa parole ne nous relie pas.

Le mentir est un mauvais vice car nous ne sommes humains et ne tenons ensemble que par le parole. Si on ne peut plus se fier à la parole de l'autre, comment construire encore une société humaine ? S'engager sur la voie de la convoitise, c'est prendre un chemin où, relationnellement parlant, en tout cas, on se met sur une voie de mort parce que l'on s'empêche d'avoir des relations justes qui épanouissent l'être humain.

Voilà pourquoi Dieu met une limite au désir, pour empêcher que l'on vive son désir comme une convoitise et que ainsi on prenne une voie de mort, « le jour où tu en mangeras, tu mourras ».

Connaître le bien et le mal

Il y a une deuxième question qui se pose à propos de l'ordre de Dieu. Pourquoi Dieu parle-t-il de l'arbre du connaître bien et mal ? Pourquoi est-ce celui-là qui est interdit ? Dieu en parle parce que dans l'ordre des relations, il est essentiel que l'on accepte une limite à son savoir.

En fait, dans la relation, on ne connaît jamais bien et mal. Remarquez que déjà pour soi, c'est difficile de savoir ce qui est bien ou mal. Parfois nous faisons des choix parce que nous pensons que c'est bien, et quelques temps plus tard, on se rend compte que ce n'était pas si bien que cela. Inversement, parfois on évite des choix qui nous paraissent négatifs, et à terme, on se dit que l'on aurait peut-être bien fait de choisir plutôt cela. Pour soi-même, on ne connaît pas, ce n'est pas un objet de savoir bien ou mal, alors pour l'autre...

Les gens s'imaginent parfois qu'ils savent ce qui est bien pour l'autre, ce qui est mal pour l'autre, mais à partir de quoi s'imaginent-ils que c'est bien pour l'autre, que c'est mal pour l'autre ? ...je ne dis pas après 25 ans de mariage ... et encore ...

Ils s'imaginent savoir à partir d'eux-mêmes, à partir de ce qui leur ferait plaisir à eux, ou de ce qu'ils pensent qui va faire plaisir à l'autre, mais si c'est à partir de soi que l'on croit connaître l'autre, alors on risque d'enfermer, d'emprisonner l'autre dans ce que l'on pense de lui, dans ce que l'on pense qui est bien pour lui, ou mal pour lui. Bref, dans l'ordre de la relation, il faut accepter que l'on ne connaît pas bien et mal, et ce n'est pas que négatif, parce que le non savoir, le fait que l'on ne connaît bien et mal, ni pour soi, ni pour l'autre, est important pour la relation, parce que c'est justement quand je ne sais pas, que je suis amené à faire confiance.

La confiance

Quand je sais, je n'ai pas besoin de faire confiance, puisque je sais ! Quand je ne sais pas, je dois prendre un pari, je dois choisir de faire confiance ou au contraire de me méfier de l'autre, de ce qu'il me dit ... Et quand je fais confiance, alors je commence à connaître l'autre un petit peu mieux. La confiance prépare un terrain pour apprendre à connaître l'autre mais aussi pour apprendre à se connaître soi-même, car c'est dans ses relations que l'être humain apprend à se connaître.

Bref, dans l'ordre de Dieu, ce n'est pas la connaissance qui est interdite, c'est d'employer des raccourcis, c'est de croire que l'on connaît tout de l'autre, alors que lorsque l'on croit que l'on connaît tout de l'autre, la seule chose que l'on connaît, c'est soi-même, l'idée que l'on a de l'autre.

Bref, ce qui est interdit, c'est de ne pas accepter le jeu de la confiance qui suppose que l'on accepte de ne pas savoir, que l'on consente à une perte de contrôle, à une non maîtrise des choses, à une sorte d'abandon puisque la confiance suppose une forme d'abandon.

On pourrait même jouer sur l'ambivalence des mots. En fait croire que l'on connaît l'autre c'est connaître mal, parce que c'est connaître à partir de soi. Accepter que l'on ne sait pas, et entrer dans la confiance permet de connaître bien, et l'autre et soi-même car c'est une découverte progressive qui s'opère à ce moment-là.

En résumé, pour que l'être humain puisse s'épanouir en relation, il faut impérativement qu'il accepte un manque, c'est-à-dire qu'il ne vive pas son désir sur le mode de la convoitise. Il faut absolument qu'il accepte un manque et qu'il accepte de ne pas tout savoir, qu'il accepte un non savoir, une non-connaissance totale, sur soi et sur l'autre, pour entrer dans un processus de confiance où il apprendra à connaître. C'est une sagesse de l'être humain qui accepte de ne pas avoir tout, qui accepte de ne pas savoir tout.

Sur cette base, qui est importante car elle dit quelque chose de fondamental du rapport entre l'homme et lui-même, nous lisons la scène que l'on appelle souvent la scène de la création de la femme sur laquelle je vais m'attarder.

Création de la femme

Au verset 18 : « Et Adonai Elohim se dit : ce n'est pas bien que l'humain soit à sa solitude, je ferai pour lui un secours, comme son vis-à-vis. La création des animaux est comme un échec car l'animal n'est pas un vis-à-vis de l'homme. « Adonai Elohim fit tomber une torpeur sur l'humain et il s'endormit. Et il prit un de ses côtés, et ferma la chair à sa place. Et Adonai Elohim construisit le côté qu'il avait pris de l'humain en femme et il la fit venir vers l'humain. Et l'humain se dit : celle-ci cette fois est os de mes os et chair de ma chair. A celle-ci sera crié femme, car d'homme a été prise celle-ci. Sur quoi homme abandonnera son père et sa mère et s'attachera à sa femme et ils deviendront chair unique et eux deux étaient nus, l'humain et sa femme, et ils ne se faisaient pas honte. »

Juste après avoir donné la loi qui ouvre l'être humain à la relation, Dieu se rend compte qu'il n'y a pas de relation, puisque l'être humain est un être indistinct, indéterminé et qu'il n'a pas d'autre. Il n'est pas bien que l'humain soit à sa solitude, parce que, avec sa solitude, il va à la mort. L'être humain a besoin de relations pour se construire, pour s'épanouir. Et Dieu se propose donc de faire un secours. Voilà un terme qui est utilisé une quarantaine de fois dans la Bible et qui désigne toujours une intervention particulière de Dieu pour éviter la mort, autrement dit, la solitude est une mort que Dieu veut éviter à l'homme.

Ce secours sera comme son vis-à-vis.

« Comme son vis-à-vis » La conjonction 'comme' introduit une nuance d'approximation, c'est plus ou moins son vis-à-vis, c'est environ, approximativement son vis-à-vis. Autrement dit, dans le secours que Dieu va donner à l'être humain, on ne pourra pas définir l'un à partir de l'autre, il y aura toujours quelque chose qui échappe, un plus

ou moins. Dès le point de départ on est dans une relation qui n'est pas tout à fait symétrique et qui donc va devoir s'ajuster.

Pour être en vis-à-vis avec quelqu'un, cela suppose de la proximité : on n'est pas vis-à-vis quand on est à un kilomètre l'un de l'autre. C'est une proximité, un face à face qui n'est pas forcément romantique, qui peut être un face à face de résistance, d'opposition, ...

Et, troisième particularité du mot hébreu, un vis-à-vis suppose une certaine parole qui s'échange. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les animaux ne sont pas en vis-à-vis, parce qu'ils ne répondent pas à l'être humain.

Comment faire pour instaurer ce type de relation à laquelle Dieu pense pour sauver l'être humain de la mort qu'est la solitude ? Les versets 21 et 22 racontent, mettent en récit les deux conditions pour qu'il puisse y avoir un secours comme son vis-à-vis. Attention car ici on a une fausse image en tête. Le texte hébreu imagine que Dieu prend l'être humain indifférencié, global, ni homme ni femme ou les deux à la fois, comme vous voulez. Il prend un côté qu'il construit en femme, l'autre côté devenant l'homme.

Pour qu'il y ait relation

Quelle est la première condition pour qu'il y ait relation ? C'est la torpeur, il y a une perte de connaissance, une anesthésie si vous voulez. La torpeur signifie que l'origine de l'autre, dans sa différence, mais aussi de soi, comme distinct de l'autre, cette origine est toujours frappée d'inconnaissance. On ne connaît pas son origine, on n'a pas prise sur ce qui fait que l'on est soi et pas un autre, sur le fait que l'autre est autre, et pas soi.

Première chose donc, la perte de connaissance. L'origine, ce qui constitue l'autre en tant qu'autre et ce qui me constitue, moi, échappe toujours. (Evidemment, c'est à mettre en relation avec le manque de connaissance dont j'ai parlé auparavant). L'essentiel nous échappe, l'essentiel de l'autre et même de nous, nous échappe. Pour créer une relation humaine adéquate, la non-connaissance est essentielle, c'est ce que raconte le texte.

Deuxième condition, c'est la perte du tout, ou plutôt la perte de quelque chose qui fait que l'on n'est pas complet, que l'on n'est pas tout, à soi tout seul. Dieu prit un de ses côtés (mot que l'on traduit en général faussement par une côte, alors que le mot en hébreu signifie toujours côté). Dieu prit un de ses côtés : cela signifie que pour être en relation, il faut être en quelque sorte entamé, ne plus être complet, n'être qu'un côté, et ne pas croire surtout que l'on est les deux côtés, qu'on est le tout.

Bref, il s'agit d'être manquant et être manquant, ce n'est pas facile parce qu'être ainsi manquant, c'est aussi être vulnérable, c'est n'avoir pas tout le contrôle, toute la maîtrise. C'est donc accepter une certaine insécurité et même connaître une certaine angoisse, face à l'autre qui m'échappe, sur lequel je n'ai pas de contrôle.

Un manque ou un gain ?

Au fond, c'est l'autre manque qui revient ici, dans la loi de Dieu, l'arbre qui est ôté à la jouissance, il y a un manque qui est pratiqué. Pour qu'il puisse y avoir la relation dans le texte, il y a un double manque, une double perte : la perte de l'intégrité - je ne suis pas tout et la perte de la connaissance - je ne sais pas tout.

Remarquez que c'est exactement le reflet de la loi que Dieu avait donnée pour permettre la relation. Mais cette double perte dont parle l'ordre de Dieu, et que raconte le récit de la fabrication de la femme, ce double manque rend possible autre chose. Ce n'est pas un manque négatif puisqu'il va ouvrir à la relation à l'autre. Bref, c'est un gain, ce double manque !

En effet on dit : « Dieu construit la femme et la fait venir à l'humain » et l'expression « faire venir », en hébreu, c'est une expression souvent utilisée dans le milieu du culte pour parler des offrandes que l'on fait. Autrement dit, la femme est offerte, comme un don, par Dieu à l'homme. La relation est un don que Dieu fait à l'homme et à la femme.

Alors que l'ordre de Dieu, dont j'ai parlé tout à l'heure, évoque un don, 'donner tous les arbres', il précise pourtant qu'il faut accepter un manque et un non-savoir, pour que ce don de Dieu ne mène pas à la mort.

Ici, dans la création de la femme, il faut d'abord une perte de connaissance, un manque mais cela rend possible le don de la relation, un don fondamental pour que l'être humain puisse s'épanouir. On pourrait dire autrement que le « en moins » (ce que l'on perd) ouvre à un « en plus » et un en plus qui est bien plus intéressant que ce que l'on a perdu, pour autant qu'on le vive bien.

Entrer en relation

Je fais un pas de plus. Comment l'humain, en l'occurrence cela va être l'homme qui va réagir, comment l'homme réagit-il à la création de la femme, comment entre-t-il en relation avec la femme ?

L'homme dit : « *celle-ci, cette fois, est l'os de mes os, la chair de ma chair* ». C'est littéralement l'os tiré de mes os, la chair tirée de ma chair, prise de ma chair. « *Celle-ci sera créée ou appelée femme car de l'homme a été prise celle-ci* » avec un jeu de mots entre homme et femme. En hébreu homme c'est « ish » et femme c'est « isha ». La réaction de l'homme est apparemment positive, c'est une parole d'émerveillement devant la femme, parole dans laquelle il constate que la femme est de même nature que lui, « mes os, ma chair », mais qu'en même temps elle est différente. Je suis « ish », elle est « isha » – un féminin s'est introduit.

Mais en réalité derrière cette exclamation joyeuse se cache une certaine manière de situer la femme par rapport à l'homme, une manière qui n'est peut-être pas aussi positive que les mots ne le disent. Vous savez, il arrive souvent que l'on dise des mots et cela veut dire autre chose. Tout à l'heure, j'évoquais l'affirmation « je t'aime ». Cela veut dire : « je te veux pour moi, tout seul ». Je t'aime, c'est très beau, mais la réalité que cela cache l'est peut-être moins. Alors qu'est-ce qui passe entre l'homme et la femme ?

Une méconnaissance.

Remarquez tout d'abord que l'homme ne parle pas à la femme, il ne lui dit pas « tu », il se parle à lui-même à propos de la femme. Autrement dit, il ne pose pas la femme comme un vis-à-vis, et il utilise trois fois l'expression « celle-ci », pour parler de la femme. Il ne cherche pas à entrer en dialogue, ce qui est pourtant le désir de Dieu, puisque le secours comme son vis-à-vis suppose un certain dialogue. Observez aussi que l'homme ne pose pas de question, il ne demande pas à la femme : « comment t'appelles-tu ? Qui es-tu, faisons connaissance ... » rien ! Il la prend comme objet de son discours et il dit qui elle est, « c'est l'os de mes os, la chair de ma chair », aussi je peux lui donner un nom, un nom qui ressemble au mien.

Deuxième chose curieuse, c'est que l'homme réduit l'agir de Dieu au seul fait de lui avoir pris un côté. Le nom de Dieu n'intervient pas dans ce que l'homme dit : on constate simplement que Dieu lui a pris un côté, mais l'homme ne se pose pas la question de savoir comment il se fait que ce côté est devenu une femme. Or, c'est l'intervention de Dieu qui a transformé ce côté en femme. Il fait au fond comme si ce qui s'est passé pendant la torpeur n'existait pas. Il ne parle ni de Dieu, ni du don que Dieu lui a fait. Il ne le reconnaîtra plus tard que pour dire que c'était un don empoisonné : « celle que tu m'as donnée, elle m'a donné du fruit et je l'ai mangé. » Que fait l'homme dans son discours ? Au fond, il constate un manque : il y a un côté qui a disparu. Il y a l'os, il y a la chair qui ont disparu et il explique la présence de la femme à partir de son manque. Elle est ce qui a été pris de moi, c'est l'os pris à mes os, la chair prise à ma chair. Autrement dit, c'est moi hors de moi et en faisant cela, il nie la différence de la femme. Il nie l'altérité de la femme et va lui donner un nom qui est basé sur celui qu'il se donne à lui-même et qui souligne la ressemblance. Nier la différence.

Et là, l'homme commet une grave erreur. Quand Dieu crée la femme, il prend l'humain indistinct, un être indifférencié qu'il sépare en deux côtés, tout en créant un manque. Mais quand l'homme dit que la femme a été prise hors de lui, l'homme se place au centre et la femme devient un appendice qu'on lui a pris, qui s'est détaché de lui. Il ne situe pas la femme en tant que partenaire en humanité. Il ne reconnaît pas : « toi et moi, nous sommes, chacun, un côté de l'être humain », il nie sa différence à elle, différence qui résulte du fait qu'elle a été construite par Dieu. Au contraire, l'homme affirme qu'il sait qui est la femme et il la récupère dans ses paroles comme si c'était une partie de lui-même, comme si elle n'avait pas été vraiment séparée, faite autre, rendue différente par Dieu.

On a l'impression que l'homme cherche à contrôler la situation ... rassurez-vous, c'est la seule fois qu'il le fera dans l'histoire ... et s'il ne situe pas l'autre comme sujet, comme interlocuteur, c'est parce qu'il redoute que l'autre lui échappe. Poser la question à quelqu'un, c'est éventuellement avoir une réponse qui ne correspond pas à ce que l'on souhaite. Dire « voilà qui tu es », cela ne souffre aucune réaction. Bref, l'homme symboliquement va récupérer les deux choses qu'il avait perdues. Il affirme qu'il sait qui est la femme, il récupère la connaissance, et il reprend la femme comme une partie de lui-même qui lui appartient, il comble son manque.

L'homme agit d'une manière qui s'appelle la convoitise, son désir le pousse à englober l'autre dans son savoir et comme comblement de son manque. D'ailleurs, c'est tout à fait symptomatique dans le reste du récit : l'homme mâle sera toujours appelé l'être humain, comme si il était le tout de l'être humain, comme s'il ne lui manquait rien. C'est le signe qu'il n'a pas accepté véritablement, qu'il n'a pas consenti au double manque qui est pourtant fondamental pour une relation juste.

Un aparté significatif

Ce qui se passe ici est tellement important que le narrateur va s'arrêter de raconter, chose extrêmement rare dans les récits bibliques. Il va ouvrir une parenthèse pour le lecteur, il va dire : « c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme. »

Notez que cela ne peut être vrai pour les deux personnes dont on parle dans le récit puisqu'ils n'ont ni père, ni mère. C'est donc forcément pour le lecteur une sorte d'aparté. Autrement dit le narrateur s'arrête de raconter son histoire et il s'adresse au lecteur en lui disant ceci : « c'est pourquoi ». Le 'c'est pourquoi ou le sur quoi' pourrait se traduire : puisque les choses se passent ainsi, puisque spontanément l'être humain ou l'homme rentre en relation avec l'autre en l'absorbant en quelque sorte dans son savoir, puisque spontanément il veut le récupérer, le maîtriser, abolir sa différence, puisque l'homme ramène la femme à du connu, à du familier qui le rassure, sans reconnaître sa différence, puisqu'il en va ainsi, dit le narrateur, il faudra quitter papa, maman.

Entendez il va falloir quitter les relations connues, rassurantes, dans lesquelles on englobe l'autre. Il faut cesser de penser que le partenaire remplace papa ou maman. Il faut quitter le monde du familier pour accepter l'autre dans sa différence, dans son étrangeté, dans le fait qu'elle n'est pas comme moi. Bref, il faut éviter de penser que l'autre correspond adéquatement ou immédiatement à mon désir. C'est seulement à ce prix-là que l'on pourra s'attacher à l'autre comme autre. L'homme quittera son père et sa mère et il s'attachera à sa femme, et comme autre, cette fois-ci, et cela permet de devenir une seule chair.

Désolé de vous décevoir, peut-être, mais l'expression 'une seule chair' n'évoque pas l'enfant. Cela signifie, dans l'anthropologie de la bible, devenir un individu singulier dans sa fragilité. La chair est ce qu'il y a de plus fragile dans l'homme, c'est ce qui disparaît en premier. Eh bien, être une chair unique, c'est être un individu unique, singulier qui accepte, qui habite sa fragilité, qui habite sa faiblesse, sa vulnérabilité. Autrement dit, accepter l'autre comme différent de mon désir et cesser de vouloir le prendre pour moi, pour qu'il comble mon manque, voilà ce qui permet à quelqu'un de devenir un individu unique, singulier dans sa fragilité, ce qui lui permet d'entrer en relation de manière vraie, de manière juste.

Ils étaient nus

Le narrateur continue alors après cette parenthèse, avec le verset 25 : « *et eux deux étaient nus, l'humain et sa femme et ils ne se faisaient pas honte.* » Apparemment, la relation est idéale, l'humain et sa femme se montrent tels qu'ils sont. Apparemment, ils n'ont pas honte, ils n'ont pas peur d'être ensemble, nus, mais en fait ils sont dans l'aveuglement. Vous savez l'amour est aveugle, dit-on, mais pas n'importe quel amour : c'est le flash qui rend aveugle mais après, l'amour, lorsqu'il se vit au quotidien, qu'il se construit, il n'est plus du tout aveugle, au contraire, il ouvre les yeux progressivement.

Ici, on est dans ce type d'amour qui rend aveugle. C'est si vrai que dans le texte, au chapitre trois, après l'intervention du serpent, on dira alors : « leurs yeux s'ouvrirent et ils virent qu'ils étaient nus et ils se cachèrent ». Autrement dit, avant ils ne voyaient pas qu'ils étaient nus. Pourquoi ? Tout simplement parce que la femme n'a pas fait face. Ils sont restés, pour jouer sur les mots, « côte à côte » et pas « face à face ». Quand on est côte à côte, on peut très bien croire que l'on est les mêmes ; quand on est face à face entre homme et femme, ce n'est plus possible.

Donc, ils ne voyaient pas qu'ils étaient nus. Au fond, la femme ne s'est pas posée en vis-à-vis, elle s'est laissée dire, elle s'est laissée faire, elle s'est laissée prendre dans le langage de l'homme.

D'ailleurs, on ne dit pas l'homme et la femme étaient nus mais bien l'humain, comme s'il était tout l'humain, et sa femme, comme si la femme lui appartenait. Et en plus, ce n'est pas l'un et l'autre étaient nus, c'est eux deux, comme une sorte de tout fondu, où l'un est l'autre, puisque l'un a pris l'autre pour combler son propre manque.

Cette histoire d'Adam et Eve évoque comment vont les choses lorsqu'on laisse le désir sans limite s'exprimer, quand on se laisse aller à l'angoisse du manque, de la finitude, l'angoisse que provoque le fait de ne pas contrôler l'autre, le fait de ne pas avoir la maîtrise sur la situation que provoque l'inquiétante différence de l'autre.

D'une certaine manière on pourrait dire qu'à la fin du chapitre deux, avant même que le serpent ne soit arrivé, l'homme a déjà mangé la pomme. Il s'est déjà laissé aller à ce que le serpent va proposer, à savoir prendre tout, manger tout. Il s'est laissé prendre par la convoitise parce qu'il n'a pas entendu la parole de Dieu.

La femme n'est pas en reste puisque c'est elle qui va céder au serpent, elle aussi va prendre tout et donc le récit raconte comment l'être humain, homme et femme, habite la même logique presque spontanée de l'être humain, à savoir laisser aller son désir et le laisser tourner à la convoitise.

Les conséquences de la convoitise

Les conséquences d'un tel choix sont racontées dans la suite du récit, j'en pointe seulement quelques-unes. Tout d'abord, on va voir comment la convoitise mène à la méfiance : quand leurs yeux s'ouvrent, ils se cachent l'un à l'autre, en se faisant des pagnes et ils vont se cacher de Dieu parmi les arbres du jardin. La convoitise conduit à la méfiance, à la peur de l'autre.

Deuxième conséquence, au chapitre trois verset douze, l'homme va accuser Dieu et la femme, en espérant avoir des circonstances atténuantes. Quand Dieu lui demande ce qu'il a fait, il dit : « c'est pas moi, c'est la femme », puis encore, « c'est toi, puisque c'est la femme que tu m'as donnée qui m'a amené le fruit de l'arbre et je l'ai mangé. » Autrement dit, moi je n'y suis vraiment pour pas grand-chose, et donc on accuse l'autre en se débinant de ses propres responsabilités, cela c'est un fruit de la convoitise.

Un peu plus loin, on va les évoquer au chapitre trois verset seize, lorsque Dieu va énoncer comme conséquence de la convoitise : « vers ton homme, dit-il à la femme, ton avidité », elle aura envie de l'homme mais lui dominera sur toi. La convoitise engendre une attitude où l'on veut avoir l'autre, dominer l'autre pour ne pas se faire avoir.

Enfin au verset vingt du même chapitre trois, on dit : « et l'humain cria le nom de sa femme Havvâ, Eve qui veut dire 'vivante' car elle est mère de tous les vivants. » L'humain donne unilatéralement un nom à la femme, il ne s'en donne plus un à lui-même comme il avait dit ish – isha, homme – femme, ici il donne un nom unilatéralement à la femme exactement comme il l'a fait pour les animaux.

Il va situer la femme, non pas comme son épouse, comme son vis-à-vis, comme sa partenaire mais comme mère, c'est-à-dire il va la situer comme celle qui va lui permettre de se prolonger au-delà de la mort dont Dieu vient de dire que ce sera désormais son sort. A nouveau, tout en donnant un beau nom à la femme, indirectement il l'instrumentalise, il l'utilise pour se garder de la peur que la mort provoque chez lui.

Caïn et Abel

Dans un tel couple, comment va se situer l'enfant ? Il suffit de lire le début de l'histoire de Caïn où le premier verset raconte avec une très grande précision ce qui arrive. « Et l'humain avait connu Vivante sa femme et elle fut enceinte et elle enfanta Caïn et elle dit : j'ai acquis un homme avec Adonai, avec le Seigneur ». Cela commence par l'humain, par l'homme qui se prend pour le tout de l'humain, et c'est cet homme, sans manque, puisqu'il a pris la femme pour combler son manque. La femme va être ici objet d'une relation. L'humain est sujet, la femme est l'objet de la relation avec le verbe connaître, au sens sexuel du terme.

C'est un sens très rare pour ce verbe-là, malgré ce que l'on croit habituellement. En plus, le verbe connaître, dans le sens sexuel du terme, n'a certainement rien d'idyllique. Il sert à décrire, par exemple, une relation homosexuelle dans un viol collectif - chapitre dix-neuf de la Genèse - à Sodome. Il sert à décrire, en jargon, ce qu'on appelle aujourd'hui une « tournante » c'est-à-dire un groupe d'hommes qui violent une femme. Cela n'a certainement pas un sens idyllique. Au contraire, c'est la seule expression en hébreu, sur les trois courantes pour parler de la relation sexuelle, qui situe l'homme comme sujet et la

femme comme objet, et remarquez comment cette femme est dite : il connut Eve sa femme, avec le possessif.

Le texte nous dit que l'être humain, l'homme en l'occurrence, exerce sur la femme une connaissance dont elle est l'objet, l'objet même possédé puisqu'elle est sa femme. On est de nouveau dans la relation telle qu'elle est devenue, une relation de convoitise, très peu adéquate puisque la femme est prise par l'homme pour combler son manque.

Que se passe-t-il alors, la femme réagit à cela en nommant son enfant « j'ai acquis un homme avec Adonai ». C'est une parole, à première vue positive à nouveau, c'est l'émerveillement presque amoureux, on pourrait dire, de la mère devant son fils aîné : c'est un demi-dieu évidemment, je l'ai eu avec Dieu. Mais ce cri émerveillé de la femme, qu'est-ce qu'il cache comme attitude réelle ? Elle commence par dire : « j'ai acquis un homme ! » Non pas j'ai enfanté un enfant, un bébé mais un homme et cet homme c'est sa possession, j'ai acquis. Tout se passe comme si elle prenait l'enfant pour combler son manque. Etant en manque par rapport à son mari dont elle comble le manque, elle prend l'enfant pour combler son propre manque.

De plus, elle ne dit pas : « j'ai acquis un homme avec mon mari », non, c'est avec le Seigneur. Le mari n'a aucune place, le père n'a aucune place dans cette parole. Il est complètement mis de côté, l'homme est inexistant et comme partenaire et comme père. Donc de nouveau une relation inspirée par la convoitise, qui détermine entre la mère et l'enfant une relation fusionnelle, voire incestueuse. L'enfant devient l'homme de la femme.

Cela ne peut évidemment avoir que des conséquences désastreuses. D'autant plus que, lorsque naît le deuxième qui s'appelle Abel, on nous racontera qu'au fond il est la continuation de son frère. « Et elle continua à enfanter son frère Abel », qui n'est que le frère de l'autre. Il n'a pas droit à une parole de sa mère, pour lui seul, et son nom « Abel » signifie fumée, vapeur, inconsistance. Abel ne va pas venir faire brèche dans la relation fusionnelle qui unit son frère Caïn à sa mère. Donc une adéquation en quelque sorte, un Caïn trop aimé, un Abel trop peu aimé, d'où l'adéquation qui va précisément donner lieu à ce que vous savez : le meurtre.

Je voudrais terminer par une petite conclusion... le récit que j'ai lu, bien sûr beaucoup trop rapidement, mais pour vous, uniquement à partir des choses qui me semblent intéressantes pour votre thème. Ce récit raconte, avec beaucoup de précision, me semble-t-il, les pièges essentiels qui menacent l'épanouissement de tout être humain, en particulier dans ses relations proches de couple, parent-enfant, et plus tard la fraternité. Ce piège essentiel, c'est la convoitise qui est au fond le contraire de l'alliance. Pour caricaturer, la convoitise, c'est tout pour moi, l'alliance c'est rien sans toi. Danger de la convoitise.

Il est important de mettre ainsi en exergue la convoitise pour attirer, d'emblée, l'attention sur cette réalité humaine, trop humaine, qu'est la convoitise et qui mène à la mort.

Pourquoi faut-il faire cela ? Parce que la convoitise ne se voit pas, elle ne se perçoit pas comme telle. Elle a l'art, comme le serpent, de se déguiser, elle a l'art de se dissimuler.

Une toute petite explication : lorsque quelqu'un est envieux, qu'il est pris de convoitise, en fait, il se perçoit lui-même comme victime, comme Caïn d'ailleurs, il se perçoit comme malheureux. « On me frustre de quelque chose, je suis victime d'une injustice. » On se sent moins que l'autre, on pense être victime de l'autre, de la vie, ... et parce que l'on pense que l'on est malheureux, on ne voit pas qu'on est soi-même la source de ce mal, que c'est un désir mal maîtrisé qui provoque ce malheur, ce sentiment d'injustice...

On croit que le mal est en dehors, exactement comme Caïn qui tuera Abel car il croit que le problème c'est Abel. Mais non le problème, ce n'est pas Abel. Le problème, c'est son désir à lui, qu'il ne sait pas accepter ... et donc frustration.

Bref, la convoitise fait en sorte que l'on croit que le mal est en dehors de soi, alors qu'il est à l'intérieur de soi. Il est dans le regard que l'on porte sur soi-même et sur les autres, sur les choses.

Ce texte cherche à mettre en garde contre ce qui empêche l'amour, les relations constructives, en particulier dans le couple et dans la famille. Il met en garde contre ce qui empêche l'être humain d'être juste et par rapport à soi et par rapport aux autres, et donc de construire des relations qui soient justes. Ce texte le fait, sans doute, dans l'espoir de nous ouvrir les yeux, de nous rendre lucides, par rapport à un point où se joue véritablement le sens et l'épanouissement de notre existence d'être humain.

Je vous remercie de votre attention.

André Wénin

